

**PRESTON
& CHILD**

**TOMBES
OUBLIÉES**

UNE AVENTURE DE NORA KELLY



SUSPENSE

l'Archipel

TOMBES OUBLIÉES

DES MÊMES AUTEURS
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Rivière maudite, 2020.
Offrande funèbre, 2019.
T comme tombeau, 2018.
Nuit sans fin, 2018.
Noir sanctuaire, 2017.
A comme apocalypse, 2016.
Mortel Sabbat, 2016.
Labyrinthe fatal, 2015.
S comme survivre, 2014.
Tempête blanche, 2014.
Descente en enfer, 2013.
C comme cadavre, 2013.
R pour revanche, 2012.
Vengeance à froid, 2012.
Les Sortilèges de la cité perdue, 2012.
Fièvre mutante, 2011.
Cauchemar génétique, rééd. 2011.
Valse macabre, 2010.
Le Piège de l'architecte, rééd. 2010.
Croisière maudite, 2009.
Le Grenier des enfers, rééd. 2009.
Le Livre des trépassés, 2008.
Relic, rééd. 2008.
Danse de mort, 2007.
Le Violon du diable, 2006.
Les Croassements de la nuit, 2005.
La Chambre des curiosités, 2003.
Ice Limit, 2002.

DE DOUGLAS PRESTON

Jennie, rééd. 2017.
Le Projet K, 2015.
Impact, 2011.
Credo, le dernier secret, 2009.
T-Rex, 2008.
Le Codex, 2007.

DE DOUGLAS PRESTON
& MARIO SPEZI

Le Monstre de Florence, 2010.

DOUGLAS PRESTON
& LINCOLN CHILD

TOMBES OUBLIÉES

*traduit de l'américain
par Sebastian Danchin*

l'Archipel

Ce livre a été publié sous le titre
Old Bones
par Grand Central, New York.

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
34, rue des Bourdonnais
75001 Paris

ISBN 978-2-8098-3964-7

Copyright © Lincoln Child et Splendide Mendax Inc., 2019.
Copyright © L'Archipel, 2020, pour la traduction française.

1

13 octobre

À une heure cette nuit-là, Paris ne méritait guère son nom de Ville Lumière alors que d'épais nuages voilaient la face de la lune. Les quais de Seine, plongés dans l'obscurité, étaient déserts. L'heure était trop tardive pour y attirer les habitants du quartier un soir de semaine, le climat trop froid pour séduire les touristes épris de romantisme. À l'exception d'un passant qui avançait d'un pas rapide, la tête rentrée dans le col de son manteau, et d'un bateau-mouche vide glissant silencieusement sur la Seine tel un fantôme, sa dernière croisière de la journée achevée, l'inconnu disposait du port pour lui seul.

Le *port* en question était une simple allée de pavés que les eaux du fleuve venaient lécher. La vue n'en était pas moins saisissante puisque l'on apercevait l'île de la Cité en face, la masse sombre du Louvre au loin et les tours de Notre-Dame, partiellement dissimulées par le pont au Double, sur la rive opposée.

L'inconnu était assis sur un banc étroit près des échafaudages en bois destinés aux réparations du vieux pont. Derrière lui, au sommet d'un contrefort de pierre, quelques véhicules circulaient sur le quai de Montebello. À intervalles réguliers, des escaliers aux marches usées permettaient d'accéder au bord de Seine. En haut du mur, de rares éclairages publics dessinaient des taches de lumière jaune

sur les pavés mouillés, mais le réverbère le plus proche de l'inconnu avait disparu, démonté pendant les travaux.

Un îlotier vêtu d'un ciré apparut au loin, qui s'approcha en sifflotant une vieille rengaine de Joe Dassin. Il adressa un sourire à l'homme sur son banc qui répondit à son signe de tête sur le même mode. L'homme alluma une cigarette et regarda le policier disparaître de l'autre côté du pont alors que la mélodie de *Et si tu n'existais pas* se perdait dans la nuit.

Il tira longuement sur sa cigarette avant d'en contempler l'extrémité incandescente. Vêtu d'un costume de laine de bonne coupe, il approchait de la quarantaine. Un épais sac Gladstone au cuir fatigué était posé entre ses deux pieds, chaussés de souliers italiens fin, lui donnant l'allure d'un avocat ou d'un médecin. Une trottinette toute neuve était posée contre le banc. Rien n'aurait pu distinguer l'inconnu de n'importe quel Parisien prospère si son visage n'avait pas présenté des traits d'un exotisme difficilement identifiable. L'homme était turc, peut-être, ou bien kazakh ?

Un chuintement de roues de vélo vint troubler la rumeur nocturne. L'inconnu releva la tête et vit se profiler une silhouette en haut des marches de l'escalier le plus proche. Le cycliste, vêtu d'un short en nylon noir et d'un maillot moulant sombre, portait un sac à dos strié de bandes réfléchissantes qui allumèrent des reflets dans la nuit au passage d'une voiture. Il attacha son vélo à un garde-corps du quai, descendit les marches et se dirigea vers l'homme en costume de laine.

— Ça va ? s'enquit-il dans la langue de Molière en prenant place à côté de lui sur le banc.

L'homme en costume de laine se contenta de hausser les épaules en tirant sur sa cigarette.

— C'est quoi, cette trottinette ? poursuivit le cycliste en se débarrassant de son sac à dos taché de boue.

— C'est celle de mon gamin.

— Je ne savais pas que vous étiez marié.

— Qui vous dit que je le suis ?

— Ça m'apprendra à me mêler de ce qui ne me regarde pas, rit le cycliste.

Son interlocuteur envoya d'une pichenette son mégot dans la Seine.

— Tout s'est bien passé ?

— J'ai eu du pot, c'était au pied du mur de la rue Froidevaux. Un peu plus loin, et on aurait pu me voir depuis les immeubles d'en face.

— Pas de difficulté particulière ?

— Pas vraiment, j'ai veillé à ne pas faire de bruit. Sans parler de cette vacherie de pluie. Regardez !

Il désigna ses chaussures de sport, plus sales encore que son sac à dos.

— J'aimerais jeter un œil à l'objet.

Le cycliste tira la fermeture Éclair du sac à dos et fit apparaître un paquet enrobé dans du plastique, protégé par du papier bulle et une peau de chamois. Une odeur fétide s'échappa du sac. L'inconnu en costume tira de sa poche une minitorche et examina longuement le contenu du paquet avant de pousser un grognement d'approbation.

— Bien joué. Inutile de s'éterniser ici, décida l'homme en costume en soulevant le rabat de la sacoche en cuir posée à ses pieds.

Un reflet métallique brilla brièvement dans la nuit.

— C'est quoi, ce truc ? s'étonna le cycliste. Au cas où vous auriez pas compris, je ne prends pas la carte, ni les métaux précieux.

— Pas de souci. J'ai votre argent ici, le rassura l'homme. Soudain, il se figea.

— Attention ! murmura-t-il en se penchant vers son compagnon. Voilà quelqu'un.

Le cycliste se rapprocha de lui instinctivement et l'inconnu le prit par l'épaule, tête contre tête, de façon à ce

que personne ne puisse distinguer leurs visages. Mais le quai était désert et l'inconnu en profita pour sortir d'un geste souple un poignard de combat dont la lame crantée et recourbée n'avait qu'une seule véritable utilité.

En l'espace d'un éclair, celle-ci se logea entre la deuxième et la troisième côte du cycliste et trancha les artères situées au-dessus du cœur avant de ressortir. L'homme en costume essuya l'arme sur le short de sa victime et la rempocha. En tout, l'opération avait duré moins de deux secondes.

Le cycliste resta tétanisé par la surprise. Des flots de sang envahissaient sa cage thoracique, mais c'est à peine si quelques gouttes s'échappèrent de la déchirure de son maillot. L'inconnu sortit de sa sacoche une lourde chaîne munie d'un cadenas. Après s'être assuré d'un coup d'œil que personne ne pouvait le voir, il replia la trottinette, la coinça contre la poitrine du cycliste qu'il saucissonna à l'aide de la chaîne avant de sécuriser celle-ci avec le cadenas. Le temps d'un dernier regard à droite et à gauche, il tira le cadavre du cycliste à l'abri du pont et le poussa doucement dans les eaux de la Seine.

Le souffle court à cause de l'effort, il regarda le corps disparaître dans les profondeurs du fleuve, entraîné par le poids de la trottinette et de la chaîne. Il regagna le banc, transféra le paquet du sac à dos à sa sacoche en cuir, redressa sa cravate, lissa machinalement sa veste et remonta vivement les marches jusqu'au quai de Montebello où il se débarrassa du sac à dos dans la poubelle la plus proche.

Il alluma une nouvelle cigarette et s'éloigna en direction de la place Saint-Michel où il héla un taxi.

2

Le même jour

Clive Benton appuya sur la pédale de frein de sa vieille Ford Falcon et quitta Wild Irish Road afin de remonter le petit chemin sur quelques centaines de mètres avant de s'arrêter, invisible depuis la route.

Il descendit de l'auto dont il remonta la capote avant d'enfiler les bretelles d'un petit sac à dos. Il sortit son téléphone, fit apparaître à l'écran une application de randonnée, se repéra sur la carte et s'enfonça au milieu de la forêt de sapins majestueux. Le temps n'était pas froid pour la saison, il flottait même dans l'air une tiédeur paresseuse.

À travers les arbres, on distinguait les contreforts de la Sierra Nevada, dont les pics acérés dessinaient des dentelures grises dans un ciel azur. Ils seraient bientôt recouverts de neige.

Benton, historien de métier, connaissait mieux que quiconque le passé de cette région californienne qui s'était trouvée au cœur de la ruée vers l'or de 1849. On distinguait encore les trouées provoquées par l'extraction hydraulique. Les puissants jets d'eau avaient remodelé le paysage en transportant d'énormes quantités de graviers à travers des écluses conçues pour retenir les paillettes d'or. Cette époque était révolue depuis longtemps et les collines qui s'étendaient au pied de la Sierra, à soixante-dix kilomètres de Sacramento, étaient largement dépeuplées.

Les anciennes petites villes minières du cru, Dutch Flat, Gold Run, Monte Vista, You Bet, Red Dog, s'étaient lentement éteintes. Quelques cabanes de mineur, grossièrement restaurées, s'étaient métamorphosées en gîtes destinés aux touristes l'été, mais le boum longtemps annoncé ne s'était jamais vraiment produit et la mode commençait à s'éroder. Quant aux vastes demeures des rares chanceux qui s'étaient enrichis au moment de la ruée vers l'or, elles se délabraient lentement.

Benton fit halte, le temps de s'assurer qu'il avançait dans la bonne direction. Il n'était plus très loin de la maison en ruine qui l'intéressait. À en croire son GPS, elle se trouvait à un kilomètre à l'est de sa position, de l'autre côté d'une petite crête. La maison Donner, ainsi que l'indiquait son nom, avait appartenu autrefois à la fille de Jacob Donner, dont le patronyme restait associé à une expédition tristement célèbre.

Benton se remit en marche. Il marchait silencieusement en veillant à rester à l'abri des arbres. Il rejoignit la crête, guidé par les taches jaunes des deux énormes bulldozers garés sur l'ancien chemin minier, prêts à transformer la maison Donner en un amas de briques, de plâtre et de poutres, en attendant de laisser place à un lotissement luxueux agrémenté d'un terrain de golf longeant la Bear River.

Les silhouettes des engins et du poids lourd qui les avait transportés jusque-là se précisèrent à mesure qu'il approchait de la maison. Le moteur du camion tournait au ralenti et des vapeurs de diesel chatouillèrent ses narines, auxquelles se mêlait une odeur de fumée de cigarette. Benton effectua un large détour afin de ne pas être vu par les ouvriers occupés à discuter. La maison, une vieille demeure de style colonial espagnol, se matérialisa dans un repli de terrain. Benton s'accroupit à l'abri du mur d'enceinte et prit le temps de l'examiner.

La villa avait été très belle, avec son immense véranda peinte en blanc d'un côté, sa coupole mauresque et sa tourelle. La toiture de tuiles ocre avait fini par s'affaisser et les fenêtres avaient été arrachées. Le jardin et son arboretum avaient succombé aux assauts du temps jusqu'à devenir une jungle quasiment impénétrable.

Le bâtiment lui-même était envahi par des vagues de lierre qui escaladaient les murs et s'enfonçaient à l'intérieur du bâtiment à travers le toit crevé. *Sic transit gloria mundi...* Benton y vit le signe de la nature éphémère du monde. À la même heure le lendemain, la maison ne serait plus qu'un champ de ruines. Les amateurs de vieilles pierres avaient bien tenté de sauver la propriété, mais les nombreux descendants du clan Donner, à défaut de se mettre d'accord entre eux, avaient décidé de vendre, à la grande satisfaction de promoteurs immobiliers sourds aux injonctions des défenseurs du patrimoine.

Benton jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Les ouvriers avaient achevé de décharger les bulldozers et le chauffeur du camion fit rugir son moteur avant de repartir dans un nuage d'échappement noir. Ses quatre collègues n'avaient pas l'air décidés à le suivre, leurs véhicules personnels garés un peu plus bas.

Benton, pressé par le temps, franchit le mur d'enceinte et traversa le jardin en friche avant de se réfugier sous la véranda. S'assurant que la voie était libre, il se glissa dans un hall d'entrée qui sentait la poussière et le vieux bois.

La maison avait été vidée de ses objets de valeur, mais il y restait encore quelques meubles en piteux état. Il procéda à une fouille rapide du rez-de-chaussée en commençant par le salon, puis la cuisine, le patio, la salle à manger, le quartier réservé aux domestiques, les placards et l'office, sans rien y découvrir d'intéressant.

Il gravit rapidement les marches du vieil escalier de pierre menant à l'étage et jeta un coup d'œil par la fenêtre.

Il sursauta en voyant les quatre ouvriers se diriger vers la maison. Il allait devoir redoubler de prudence.

Une fouille en règle du premier étage, menée silencieusement, ne donna aucun résultat. Les placards étaient vides, les portes des bahuts s'effritaient entre ses doigts, les commodes à moitié moisies ne contenaient guère que des couvertures et de vieux vêtements attaqués par les rongeurs. Quelques chromos ornaient encore les murs ou gisaient à même le sol, en piteux état.

Il interrompit ses recherches en entendant un bruit de voix et des rires gras au rez-de-chaussée. Il lui fallait trouver au plus vite l'escalier menant au grenier. Il longea lentement le couloir central dont il examina soigneusement les murs. Les vieilles haciendas de ce genre comportaient souvent des portes secrètes. Il ne tarda pas à trouver ce qu'il cherchait, dissimulé derrière un pan de bibliothèque. Les rayonnages vides laissaient apparaître des gonds. Il donna un coup d'épaule au pan de bibliothèque qui pivota en découvrant une volée de marches. Il se glissa à travers l'entrebâillement et tira la bibliothèque à lui dans l'espoir que les ouvriers ne remarquent rien.

Il gravit l'escalier en colimaçon, faisant fuir une souris qui laissa échapper un couinement de surprise, et se retrouva coincé sur un palier au-dessus duquel s'ouvrait une trappe. Il la souleva dans un grincement de charnières rouillées et se figea, tous les sens aux aguets. Les rires des ouvriers en contrebas lui indiquèrent qu'ils n'avaient rien entendu.

Le grenier, de dimension modeste, contenait un fouillis innommable de meubles, de coffres, de penderies, de miroirs brisés et de malles cabine. Benton aperçut même une vieille table de poker octogonale au milieu du bric-à-brac. Il se hissa à l'intérieur de la pièce dont il entama l'exploration en faisant fuir dans de grands battements d'ailes une nichée de pigeons. À l'évidence, ce grenier caché avait

échappé aux déménageurs, à en juger par l'abondance de son contenu. Benton allait devoir l'explorer, mais le mieux était d'attendre que les ouvriers quittent le chantier car le bruit risquait d'attirer leur attention.

Les voix résonnaient à présent à l'étage, accompagnées de pas lourds et d'une odeur de cigarette. Jamais ils ne découvrirait cette porte dérobée.

Benton se figea en entendant grincer le pan de bibliothèque.

Le cœur battant, il chercha désespérément des yeux une cachette. Il y avait bien une vieille armoire dans laquelle il tiendrait sans difficulté, mais les ouvriers ne manqueraient pas de l'ouvrir. Il souleva le couvercle d'une malle qu'il trouva pleine à ras bord. Il était fait.

Les voix résonnèrent au pied de l'escalier en colimaçon.

Ils étaient quatre et il était seul. Son regard affolé se posa sur un coffre voisin de la trappe. Mais oui, bien sûr ! Il s'arc-bouta contre la lourde caisse qu'il positionna bruyamment au-dessus des planches.

Sous ses pieds, les voix se turent.

Et si le coffre n'était pas assez lourd ? Il empila par-dessus tous les meubles qu'il put trouver. Le silence qui régnait au premier lui confirma que les hommes suivaient à l'oreille ses faits et gestes.

Sa barricade achevée, Benton recula de quelques pas et attendit.

— Hé ! appela l'un des ouvriers. Qui est là ?

Benton retint son souffle.

— Qui est là, nom de Dieu ? répéta l'homme. Descendez tout de suite !

Silence.

— On n'a pas l'intention de bouger d'ici.

Benton ne répondit pas, transformé en statue.

— Hé, espèce de connard ! Si tu refuses de descendre, on va venir te chercher par la peau du cul !

Il entendit les hommes cogner contre la trappe dans l'espoir de la soulever, mais lestée comme elle l'était, elle ne risquait pas de bouger.

— Tu l'auras voulu ! On appelle les flics !

C'est ça, pensa Benton. La police mettrait une bonne demi-heure avant d'arriver, peut-être davantage. Le mieux était de mettre à profit le répit qui lui était accordé pour fouiller le grenier.

Libéré du souci de s'activer en silence, il ouvrit l'un après l'autre les tiroirs des commodes dont il sortit de vieux vêtements et des couvertures, des jouets anciens, des magazines de bandes dessinées des années 1940, des manuels scolaires et des jeux de société moisis. Il passa en revue des piles entières de *National Geographic*, de *Life* et de *Stag*, des exemplaires jaunis du *Saturday Evening Post* et de *Boy's Own*, ainsi que des paquets de journaux remontant presque à l'époque de la ruée vers l'or. Sous ses pieds, les ouvriers continuaient d'assener des coups contre la trappe en le menaçant, mais ils finirent par se lasser et il entendit bientôt leurs voix s'éloigner dans l'escalier. À travers la fenêtre de la tourelle, il les vit ressortir dans le jardin et l'un d'eux agita longuement son téléphone à bout de bras, à la recherche d'un signal de réception.

Benton poursuivit ses recherches en fouillant méthodiquement chaque recoin du grenier. Découragé, il se demanda s'il trouverait jamais ce qu'il cherchait dans tout ce fatras. Qui sait si ses espoirs n'étaient pas vains ?

Soudain, tout au fond d'une malle de marin, sous une pile d'édredons, il tomba sur une boîte en fer. Avant même d'en découvrir le contenu exact, il sut qu'il avait gagné la partie. La boîte était fermée à clé mais il n'eut aucune peine à en forcer la serrure en s'aidant d'une tige métallique rouillée. Il souleva le couvercle d'une main tremblante et constata que le coffret contenait une liasse de lettres retenues à l'aide d'une ficelle, ainsi qu'un vieux

journal à la couverture de grosse toile verte toute tachée. Il saisit avec mille précautions le cahier et l'ouvrit.

Sur la page de garde s'étaient quelques mots, rédigés d'une écriture féminine précise.

C'est tout juste si l'émotion n'étouffa pas Benton. Ce trésor tant convoité, ce véritable Graal de l'épopée de l'Ouest américain existait *bel et bien* ! Tout tremblant de joie, il comprit alors qu'il ne s'était jamais totalement autorisé à y croire. Le cahier était pourtant là, il le tenait entre ses mains.

Il consentit un effort de volonté surhumain pour ne pas céder à la tentation d'entamer la lecture du journal. Il aurait tout le temps de s'y plonger par la suite. En attendant, il lui fallait trouver le moyen d'échapper à sa prison.

Il remit le journal dans la boîte, glissa le tout dans son sac à dos et s'approcha de la fenêtre. Trois des ouvriers faisaient le pied de grue dans le jardin en friche et l'un d'eux, debout sur le socle d'une statue disparue depuis belle lurette, vociférait dans son téléphone portable. Cet abruti avait mis sa menace à exécution, il appelait les flics.

Benton repoussa à la hâte les meubles qui bloquaient la trappe et tendit l'oreille.

Où se trouvait le quatrième ouvrier ? Pouvait-il lui avoir tendu un piège ?

Comme pas un bruit ne filtrait du palier, il se décida à soulever l'abattant. L'escalier en colimaçon était désert. Il descendit les marches le plus silencieusement possible et rejoignit le couloir en s'arrêtant au niveau du pan de bibliothèque grand ouvert. Il coula un regard à droite, puis à gauche. Rien.

Il avait à peine esquissé quelques pas que le quatrième ouvrier surgissait d'une pièce voisine.

— Te voilà, espèce de salopard ! gronda l'homme en envoyant son poing dans le ventre de Benton.

Ce dernier, pris par surprise, s'écroula sous l'effet de la douleur.

— Il est là ! cria l'ouvrier d'une voix triomphale. Je l'ai attrapé !

Il se pencha vers Benton qui tentait de se relever et lui donna un méchant coup de pied dans les côtes. Il avait frappé avec une telle violence et une telle joie sadique que Benton sentit monter en lui une bouffée de rage. Attrapant son sac à dos, il l'envoya de toutes ses forces dans le visage de son adversaire qui chuta lourdement sur le plancher, à moitié assommé par la boîte en fer.

— Je vais te tuer ! hurla l'homme en se relevant péniblement.

Benton prit la fuite en serrant la poignée de son précieux sac dans son poing. Il vola dans l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée, se rua vers l'arrière de la maison dont il jaillit en bondissant à travers une fenêtre éventrée et se perdit dans la végétation du jardin en direction de la Bear River. Son agresseur s'était lancé à ses trousses, imité par ses trois collègues, mais Benton n'eut aucun mal à les semer, pour avoir passé la majeure partie de son existence en randonnée dans la Sierra. Il traversa les bois telle une flèche, dévala la berge de la rivière et zigzagua d'un banc de sable à l'autre entre les bras du cours d'eau jusqu'au chenal principal qu'il traversa à la nage en veillant à maintenir le sac d'une main hors de l'onde jusqu'à ce que ses pieds touchent le fond de la rive opposée. Il escalada celle-ci et vit que les ouvriers, restés coincés de l'autre côté de la Bear, l'invectivaient à grands cris.

Il leur adressa un doigt d'honneur et s'enfonça au pas de course dans la forêt avant d'effectuer un long détour, de retraverser la rivière largement en amont et de regagner sa voiture en s'aidant de la fonction GPS de son portable. Il poussa un soupir de soulagement en voyant que sa décapotable n'avait pas bougé. Il enferma le sac

dans le coffre et regagna Wild Irish Road. Une dizaine de kilomètres plus loin, il s'engageait sur l'autoroute. Et lorsqu'il croisa deux voitures de police filant à toute allure en sens inverse, gyrophare allumé, il ne put s'empêcher d'éclater de rire.

3

20 novembre

Nora Kelly se redressa en s'étirant, les muscles rouillés par les heures passées à genoux dans la terre avec ses mini-truelles, ses pics en bambou et ses pinceaux grâce auxquels elle dégagait les restes de la quatrième et ultime salle du site préhistorique pueblo dont elle avait la charge.

— Il est l'heure d'arrêter, décréta-t-elle en s'adressant à Jason Salazar, son assistant.

Ce dernier, occupé à nettoyer le mètre carré voisin, se releva à son tour et épousseta son jean. Il retira son chapeau de cow-boy, s'épongea le front à l'aide de son mouchoir et se recoiffa. La saison était bien avancée, mais la température avoisinait toujours les quinze degrés.

Nora s'empara de la gourde de toile accrochée au rétroviseur latéral de la camionnette de l'Institut et avala une longue gorgée d'eau. Le site en lui-même n'avait rien d'extraordinaire, mais la vue était spectaculaire. Les premières populations pueblos veillaient toujours à s'installer face à des paysages magnifiques. Les ruines du village se trouvaient au sommet d'une butte de terre, au pied du Cerro Pedernal. Cette montagne en forme de plateau, rendue célèbre par les tableaux de Georgia O'Keeffe, dressait sa silhouette majestueuse sillonnée de canyons boisés derrière Nora. Face à elle s'étalait une vaste plaine baptisée Valle de la Piedra Lumbrá par les Espagnols, la vallée de la pierre lumineuse. Les collines

de Ghost Ranch à l'horizon, teintées de rouge, d'orange et d'or par le soleil de cette fin de journée, donnaient tout son sens à cette appellation.

Nora se dirigeait vers la table de camping qui leur servait d'établi lorsqu'elle distingua un tourbillon de poussière au niveau de la vieille route de la mine d'uranium permettant d'accéder au site archéologique.

— Je me demande bien qui peut nous rendre visite, remarqua Salazar à côté d'elle.

— Aucune idée.

Ils entamèrent le rangement de leurs outils, stockés la nuit dans un cabanon préfabriqué à côté des fouilles, tandis qu'une voiture de collection gravissait péniblement la colline en empruntant la route en terre. Ils s'arrêtèrent afin d'observer la décapotable dont le conducteur négociait prudemment les nids-de-poule. Il se rangea à côté de la camionnette de l'Institut et attendit que le nuage de poussière soit retombé pour ouvrir sa portière. L'homme, au visage avenant taillé à la serpe et encadré d'une masse de cheveux noirs, déploya sa silhouette longiligne et observa les alentours. Il portait la chemise à motif cachemire la plus laide que Nora avait jamais vue, un mélange atroce de mauve et d'orange. Plus âgé qu'elle de quelques années, il approchait de la quarantaine.

— Vous êtes perdu ? s'enquit la jeune femme.

Il posa sur elle deux yeux d'un bleu intense.

— Pas si vous êtes Nora Kelly.

— C'est moi.

— Désolé d'arriver sans prévenir. Je m'appelle Clive Benton.

Il récupéra un sac à dos dans sa voiture et s'avança, la main tendue.

— J'aurais été mieux inspiré d'appeler, je sais, mais...

Il sembla hésiter.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.editionsarchipel.com

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/larchipel

Achévé de numériser en septembre, 2020
par Facompo